**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 42 (1904)
**Heft:** 21

**Artikel:** Méprise
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-201142

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 19.11.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

### Richesse de gueux.

Viens-t'en, celle qui m'aime, et ne crains pas, vois-tu,
Laisse crier les uns, laisse crier les autres,
Leurs espoirs ne seront jamais pareils aux nôtres.
Viens-t'en, celle qui m'aime, et ne crains pas, vois-tu.

Ne crains pas, tu seras la plus belle de toutes,
Tes yeux sont les plus grands, tes cheveux, les plus [blonds,
Et tu feras crisper les doigts sur les violons...
Ne crains pas, tu seras la plus belle de toutes.

Je ferai ruisseler des trésors à tes pieds,
L'or clair de mes quatrains et le bleu de mes rêves,
Et tu seras la plus parée entre les Eves...
Je ferai ruisseler des trésors à tes pieds.

Car plus je serai gueux et plus tu seras riche
Et si je tombe un jour des rêves impuissants,
J'écrirai ton dernier sonnet avec mon sang,
Car plus je serai gueux et plus tu seras riche.

Viens-t'en, celle qui m'aime, et ne crains pas, vois-tu,
Laisse crier les uns, laisse crier les autres,
Leurs espoirs ne seront jamais pareils aux nôtres.
Viens-t'en, celle qui m'aime, et ne crains pas, vois-tu.

PIERRE ALIN.

### Petits tableaux de la vie vaudoise.

ALBUMS ET CARTES POSTALES

Que le typo qui composera ces lignes veuille bien ne pas me faire dire : Albums *pour* cartes postales. Je n'ai pas l'intention de mettre en vente quelques spécimens de ces volumes à *cinq cents ou mille places avec reliure en toile et fers spéciaux*. Les albums dont je veux ici parler me semblent, au contraire, les ennemis jurés des récipients à cartes illustrées par qui ils ont été détrônés ces dernières années.

Il s'agit donc d'albums d'autrefois, des vulgaires albums à souvenirs, dans lesquels au beau temps de la jeunesse (oh ! que c'est loin !) nous réunissions les *ne m'oubliez pas* des petits amis et des petites amies, les vers, les dessins, les *marques* fleuries et compliquées, les plantes desséchées, les couronnes de lilas et les trèfles à quatre feuilles. Aujourd'hui, les arts graphiques ont transporté ces jolies choses sur le bristol postal ; de mon temps nous cueillions le myosotis et le trèfle, comme le lierre et le lilas, tout bêtement, sous le bleu du ciel, dans la belle nature, et c'était meilleur, croyez-moi.

Les gens grincheux, et ils sont de toutes les époques, ont prétendu que le mot album, quelle que soit son étymologie, est synonyme de *pot-pourri*, *confusion*, *galimatias*, *macédoine* et que ces pauvres livres, sortis tout blancs de la main du relieur, et d'autant plus barbouillés qu'ils circulent dans le monde, ressemblent fort aux enfants des hommes, lesquels perdent leur candeur à mesure que l'esprit leur vient.

Abominable calomnie ! Je viens d'exhumer d'un coin poussiéreux l'album de mes jeunes années et je ne vois pas que ces pages, où de mauvais vers coudoient de méchante prose, où de ridicules aquarelles raillent d'indécises mines de plomb, soient réellement dépourvues de naïveté ! Eh ! non ! Lorsqu'une petite amie, qui est grand'mère aujourd'hui, écrivait d'une main malhabile ce quatrain sentimental :

Sur cette page blanche où mes vers vont éclore,
Qu'un sourire parfois ramène votre cœur.
De votre vie aussi la page est blanche encore,
Que ne puis-je y tracer un seul mot : le *bonheur*.

Lorsque cette excellente et rieuse fillette griffonnait sincèrement avec quelque émotion sans doute, ce gentil souhait, elle n'ôtait pas au papier la candeur initiale, elle y ajoutait, au contraire, un parfum d'enfance et de jolies illusions.

Certes, on a pu abuser de l'*album*. J'en ai feuilleté dans lesquels la confusion des langues damait le pion au méli-mélo lexicologique de la tour de Babel. On y trouvait du français, du latin, du russe, de l'anglais, agréablement mélangé à des dessins peu artistiques et à des sonnets larmoyants. C'est même là que j'ai reconnu combien les arts nous fournissent de moyens divers pour rendre la même idée, ce que certainement les lectrices du *Conteur vaudois* savent mieux que moi. Le peintre avec son pinceau, le poète avec ses vers, le prosateur avec ses lignes, le musicien avec ses notes, exprimaient tous le même sentiment.

Mais qu'importe ; l'effort accompli par chacun *pour faire plaisir* n'en avait que plus de prix et lorsque, plus tard, le possesseur de ce volume relit, en secret, ces autographes d'autrefois, sans doute, chacun d'eux éveille un souvenir, évoque une image, suscite une impression douce, même si, à ce souvenir, à cette émotion se mêle quelque tristesse. On se rappelle et on se plaît à suivre dans la vie les êtres qui, alors, usaient leurs culottes ou leurs jupes sur les bancs d'école. Et il semble que l'écriture indécise, que le dessin très imparfait contiennent en germe les existences vécues depuis. On croit deviner les goûts et les tendances, on fait œuvre de prophète après coup, et les heures passent sans que le temps pèse, des heures de souvenirs paisibles et de douce quiétude.

Mais on a changé tout cela. J'ai demandé à ma nièce Berthe de me montrer son album et l'enfant m'a apporté un volumineux in-quarto, doré, peinturluré, enjolivé d'arabesques et de fleurons.

— Peste, ai-je dit, tes amis ont de la place pour écrire des chefs-d'œuvre

Berthe m'a regardé d'un air surpris et n'a pas cherché à comprendre (on me dit très original), puis elle a ouvert l'in-quarto d'un air triomphant.

Hélas ! il n'y avait guère de chefs-d'œuvre littéraires dans ces pages, mais d'innombrables cartes-postales, datées d'innombrables cités ou villages, et signées souvent de noms absolument inconnus, même à Berthe.

— Et ainsi, dis-je, ces personnes t'envoient cela sans autre...

— Nous échangeons, me répondit-elle avec une gravité tant soi peu présomptueuse.

Je n'insistai pas. J'étais cloué

Alors, d'une main distraite, j'ai feuilleté le superbe bouquin, prenant bien garde de ne pas attenter à la pureté des spécimens Phototypies, autotypies, chromos, tous les arts graphiques avaient là des représentants. C'était joli, c'était même, parfois, intéressant, mais j'ai vainement cherché la petite note émue et naïve qui donnait tant de prix à nos albums d'autrefois et les mauvais vers de mirliton dont nous savourions les intentions romantiques. Il n'y avait rien de tout cela. Or, je suis si vieux et si grognon que mon visage et, peut-être, quelque parole ont traduit ma déconvenue, si bien que ma nièce Berthe, dont la langue est plus longue que la patience, m'a poliment retiré le livre, en me disant avec une moue suffisamment dédaigneuse :

— Oncle, vois-tu, ces choses nouvelles, tu n'y connais rien...

Peut-être a-t-elle raison, cette fillette, et, si c'est le cas, je ne le déplore que tout juste et mourrai, sans doute, dans l'impénitence finale.

CLAUDIUS.

### Une leçon de géographie.

Il nous tombe par hasard sous la main un numéro de la « Revue des Deux-Mondes », de novembre 1873.

Dans un article littéraire de Blaze de Bury, nous remarquons ce passage, relatif à *La Nouvelle Héloïse* :

« Nous ne sommes plus dans les appartements ou les boudoirs du Palais de Versailles, nous sommes à Clarens, en plein canton de Genève ; près de nous la source du Rhône écumant, mugissant, mêlant sans les confondre ses nappes transparentes à l'Arve grisâtre et neigeuse ; au loin le Mont-Blanc gigantesque entre les deux pics des Alpes »

**Méprise.** — Un agriculteur de Bonvillars achetait, il y a quinze jours, d'un de ses amis d'Ependes, deux petits porcs qui lui furent expédiés quelques jours après. A leur arrivée, l'acheteur fut désagréablement surpris de trouver les porcs plus petits qu'il ne l'avait supposé.

En allant les payer, il fit à son ami le reproche de n'avoir pas choisi, pour les lui envoyer, les deux plus gros porcs de la portée.

— Mais, mon cher Daniet, c'est dans ton intérêt que j'ai comme ça fait ; ne comprends-tu pas que tu aurais eu beaucoup plus de port à payer.

### Après nous, s'il vous plaît !

Un de nos journaux publiait l'autre jour un grand article sur l'abus des fêtes. Il avait parfaitement raison et nous nous associons pleinement à ses conclusions, tendant à ce que nos autorités, nos sociétés innombrables, tous les citoyens, enfin, prennent l'engagement moral de chercher le moyen de restreindre, dans la mesure la plus large possible, l'abus des festivités.

Mais qui commencera ? Allez dire, par exemple, aux Montreusiens de renoncer à leur *Fête des Narcisses*. Allez le dire surtout à toutes les personnes qui, d'une année à l'autre, se réjouissent d'accourir à ce spectacle si gracieux et si artistique, qui a pour cadre l'un des plus merveilleux sites du monde.

Nous laissons la commission à de plus courageux que nous.

D'ailleurs, on arriverait comme grêle après vendanges. Tout est prêt. Déjà le vaste amphithéâtre se dresse sur la place de la Rouvenaz ; des centaines de bambins roses et blancs trépignent d'impatience, attendant le moment de revêtir les mignons costumes aux couleurs du printemps ; et les blancs narcisses au cœur d'or, dégringolent les pentes du Cubli et des Avants, emplissant l'atmosphère de leur grisant parfum.

Rendez-vous général à la Rouvenaz.

Voici le programme :

Samedi 28 mai 1904. — 1 h. 30. Concert. — 1 h. 45. Fête allégorique : « Le Rocher qui pleut », tiré de la légende montreusienne « Lu Scex que pliàu ! ». — 3 h. 30. Défilé et Corso. — 3.45. Bataille de fleurs. — 5 h. Cortège en ville. — 5 h. 30. Distribution des prix (500 fr. en espèces). — 6. h. Licenciement. — 8 h. Kursaal : Grande fête vénitienne. — 9 h. Feux d'artifice.

Dimanche 29 mai 1904. — 2 h. Concert. — 2 h. 15. Fête allégorique : Le Rocher qui pleut. — 3 h. 30. Défilé et Grande Gymkhana d'automobiles. — 4 h. 15. Bataille des fleurs. — 5 h. Corso d'automobiles en ville et distribution des prix au Kursaal. — 8 h. Fête vénitienne et Feu d'artifice.

Le livret du *Scex que pliàu* est de M. G. Bettex, la musique de M. Colo-Bonnet, chef d'orchestre du grand théâtre de Genève. Trois corps de musique prennent part à la fête : le grand orchestre du Kursaal de Montreux, la Lyre de Montreux et la Lyre de Vevey.

La directice des ballets est Mme Rita Missol-Rivo ; le régisseur, M. Tapie.

La population de Montreux ne négligera rien pour recevoir ses hôtes. Qui donc ne le sait ?

Des trains et des bateaux spéciaux seront organisés de façon à faciliter le public.

Que la fête commence !

**Un oppositionicide.** — Il nous vient du Japon et se recommande surtout aux gouvernements. Ils n'y vont pas par quatre chemins les Japonais ; les Russes l'ont bien vu.

Dans les assemblées parlementaires, lorsque le président pose une question, il le fait ordinairement en ces termes : « Que ceux qui sont de l'avis du gouvernement lèvent la main,